



La batterie de Buller à Colenso.

TEMPERATURE

Du 28 novembre 1899.

Table with weather forecast data for the 28th of November 1899, including Fahrenheit and Centigrade temperatures for various locations.

Bureau météorologique.

Washington, 28 novembre. — Prévisions pour la Louisiane — Temps beau mercredi et jeudi; vents frais du sud-ouest.

Un Projet Mort-Né.

Rien ne réussit comme le succès, a-t-on dit avec raison; il suffit qu'un entrepreneur adroit et sensé ait en la main heureuse, qu'une ville se lance hardiment et avec bonheur sur la voie du progrès, pour que tout le monde veuille leur prêter la main et manifeste le désir de contribuer aux améliorations qu'ils ont entamées ou terminées, au milieu des applaudissements de la foule.

Au fait, les projets d'améliorations pleuvent, en ce moment, à la Nouvelle-Orléans. Le Conseil de ville ne sait plus auquel entendre. Voici deux capitalistes, deux spéculateurs, qui lui font une proposition, laquelle paraît au premier abord assez tentante, et qui mériterait, en tout autre temps, d'attirer l'attention de nos concitoyens, peut-être même d'être mise à l'essai. MM. Ed. P. Crogan et Fred P. Morrill affirment qu'ils ont acheté la majeure partie des actions des waterworks de la Nouvelle-Orléans. Ils sont donc, disent-ils, les maîtres de la situation. Ils proposent à la ville de magnifiques améliorations; ils distribueront, de l'eau en abondance, filtrée et non filtrée, pour tous les usages de la vie, au profit de la ville et des habitants, à des conditions extrêmement économiques et en laissant à la municipalité la liberté d'acheter tout le système à très bas prix, à certaines époques données.

Elle n'était point facile, cette tâche, pour le contrôleur général de la Comédie, devenu le secrétaire-général muni de ces délicates fonctions, quasi périlleuses, d'économie, chargé de diriger ces intérêts quotidiens du théâtre aux exigences toujours plus nombreuses aux revendications toujours plus vives. M. Guilloire défendait les places trop rares dont nous pouvions disposer, avec une bravoure particulière. Il connaissait les étranges revanches des avidités déçues, puis retournait à ses chiffres.

qui leur plairont; mais le Conseil municipal ne peut les suivre sur cette voie sans commettre une véritable usurpation.

Le projet de ces messieurs a été lu au conseil de ville qui l'a renvoyé au comité compétent; mais nous sommes persuadés que ce comité le rejettera, au moins provisoirement, et qu'il laissera toute décision à l'administration prochaine.

LES OBSEQUES DE GUILLOIRE.

Foule compacte aux obsèques du regretté Guilloire, mort à Paris le 10 novembre dernier. L'église Saint-Roch était trop petite pour contenir tous ceux qui venaient donner au défunt un dernier témoignage de sympathie.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Passy, où M. Jules Claretie a prononcé un discours très apprécié.

Nous en reproduisons les principaux passages: Quand la vie d'un homme tient dans un seul mot, le devoir, les discours ne sont pas longs à faire sur sa tombe. Je salue en M. Guilloire un des meilleurs, un des plus utiles, un des plus dévoués et des plus laborieux serviteurs de la maison de Molière.

M. Guilloire avait été soldat, engagé volontaire et, au-delà de la croix de la Légion d'honneur, gagnant par le courage et le dévouement tous ses grades. En demandant et acceptant le poste qu'il a occupé durant un quart de siècle à la Comédie-Française, se doutait-il bien qu'il rechercherait encore un poste de combat? Cette maison de plein air, dont on peut ouvrir les livres à chaque page et discuter les actes à chaque minute, avec cette différence qu'au Mexique ou à Gravelotte, Guilloire pouvait braver les balles en face et que l'ennemi était devant lui. Il passait, souriant et calme, parmi les passagères tempêtes.

Elle n'était point facile, cette tâche, pour le contrôleur général de la Comédie, devenu le secrétaire-général muni de ces délicates fonctions, quasi périlleuses, d'économie, chargé de diriger ces intérêts quotidiens du théâtre aux exigences toujours plus nombreuses aux revendications toujours plus vives. M. Guilloire défendait les places trop rares dont nous pouvions disposer, avec une bravoure particulière. Il connaissait les étranges revanches des avidités déçues, puis retournait à ses chiffres.

Nous avons beaucoup travaillé

ensemble, cher monsieur Guilloire, et dans la bataille quotidienne vous avez été l'intendant scrupuleux des journées les plus dures. Je vous en remercie devant tous, devant le personnel artistique et administratif de la Comédie, devant votre famille, vos amis, vos enfants; je vous en remercie du fond du cœur et je rends avec fierté ce témoignage à votre noble existence de probité et de labeur.

On le regrettera longtemps à la Comédie, le dévoué l'excellent M. Guilloire. Je le regretterai, pour ma part profondément et à jamais. Mais c'est devant de telles tombes que la mélancolie s'empare de ceux-là mêmes qui n'en ont pas, ni les injustices, ni les insultes. On peut en effet, remplacer un sociétaire retraité en un sociétaire démissionnaire — le talent ne manque pas en France — ce qui est plus difficile, c'est de remplacer un dévoué, une loyauté et une conscience.

Conscience et dévouement, c'est toute la vie de Guilloire soldat et de Guilloire fonctionnaire. Je le regrette comme une solide affection, et au nom de toute la Comédie-Française je le salue comme un exemple!

Un "mot" de Léon XIII.

On sait qu'à la mort du Pape, le cardinal-camerlingue doit, pour constater officiellement le décès, frapper trois fois, d'un marteau d'argent, le front du défunt, en appelant ce dernier par son nom.

Or, il y a quelques jours, Léon XIII, étendu sur une chaise longue, sommeillait. Tout à coup, la porte s'ouvrit devant le cardinal Oreglia, "camerlingue de la Sainte Eglise", qui, voyant le Pape endormi, s'avance sur la pointe des pieds. Mais le bruit le plus léger suffit à réveiller l'auguste vieillard.

Léon XIII entrouvre les yeux, et, d'une voix perceptible à peine: — Vous apportez le marteau?

PETIT CHAGRIN.

Le Gymnase tient un gros succès avec Petit Chagrin, l'humaine et délicate comédie de Maurice Vaucadre.

Le public qui n'a jamais marchandé ses bravos à Mlle Léonie Yahné est heureux de l'appeler à cette fois, dans un joli rôle d'amoureuse. Elle réalise sans restriction le personnage attendrissant et troublant de Mimi Foy, cette nouvelle incarnation de la Mimi de la Vie de Bohème. La presse a constaté avec quel ensemble et quelle perfection Petit Chagrin était joué. Néanmoins, par prudence, tous les rôles sont répétés en double par les charmantes Maud Amy (Mimi Foy), MM. Fréchal, Tréville, Viollette, Bondier, Vallin, Miles Ryter, Després, Reun, Cellini et Ribes.

Dreyfus dans sa villa.

L'information donnée par l'Agence Havas sur la présence à Genève de M. et Mme Alfred Dreyfus est inexacte. Ce qui a pu donner naissance au bruit qui a couru, c'est que M. et Mme Léon Dreyfus, après avoir quitté Carpentras, ont passé par Genève pour se rendre à Mülhouse.

Alfred Dreyfus est toujours à la villa Villamarie, près de Carpentras, et compte y passer la saison d'hiver. Il a reçu ces jours derniers la note des frais du procès de Rennes, qui se monte

exactement à 20,847 fr. 07 centimes et comprend, outre les frais de justice et la taxe des témoins, experts et traducteurs, le coût du jugement et le coût de la décision du Conseil de guerre pour l'acceptation du désistement.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.

Nous lisons dans le Temps, de Paris, à la date du 18 novembre:

Visite au Conseil municipal de Paris sur les chantiers de l'Exposition. — Hier, les conseillers municipaux de la ville de Paris ont fait une visite aux chantiers de l'Exposition universelle sous la conduite de M. Bouvard, directeur des services d'architecture, et Girault, architecte du palais des Champs-Élysées; ils étaient accompagnés de M. Chardon, secrétaire général de l'Exposition.

Les conseillers ont commencé leur visite par les chantiers de l'Esplanade des Invalides, puis ils l'ont continuée par la traversée du pont Alexandre III, la grande avenue et les palais. Le Petit Palais des Champs-Élysées, qui doit servir à la Ville de Paris de musée réservé aux arts décoratifs après l'Exposition, a été fort apprécié par les visiteurs. Ils ont pu constater l'état satisfaisant des travaux en général et assister aux travaux de démolition du dernier vestige du palais de l'Industrie dont l'enlèvement va dégager la belle perspective prévue. Après avoir examiné le pavillon de la ville de Paris qui est en construction et le palais des Congrès, les conseillers ont admiré le superbe alignement des palais des Nations étrangères au bord de la Seine et le lancement des passerelles de service qui mettront les deux rives en relations pendant l'Exposition. Une prochaine visite des conseillers municipaux aura lieu sur les chantiers du Champ de Mars et aux sections coloniales du Trocadéro.

Les fêtes publiques et leur décoration en 1900. — Le jury du concours de décoration, constitué en vue d'étudier les fêtes publiques qui auront lieu à l'occasion de l'Exposition de 1900, vient de rendre son jugement. Quatre prix (dont deux troisièmes prix) ont été décernés à MM. Louis Fuchs, Gilbert Péjac, Cossard et Henri Barberis. De plus, il a été accordé deux mentions honorables à MM. Chesnay et Fougère. Le concours portait sur la décoration de jour et de nuit d'un vaste emplacement dans Paris. On avait choisi comme terrain la partie de la rue Royale située entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et ses abords.

Le jury s'est montré satisfait, en thèse générale, du résultat du concours dans lequel les auteurs ont fait preuve d'art et d'originalité: leurs projets resteront exposés jusqu'à dimanche soir à la bibliothèque de l'Union centrale des arts décoratifs, place des Voges, à Paris, de dix heures à cinq heures.

La Hongrie à l'Exposition. — M. Béla de Lukacs, commissaire général de Hongrie, vient d'arriver à Paris avec M. Camille Fittler, son directeur technique. M. de Lukacs vient s'assurer de l'état d'avancement des travaux de sa section et séjournera à Paris pendant une quinzaine de jours.

Demandes toujours les Purple Trading Stamps, car si vous ne les faites pas le marchand croira que vous n'en faites pas une collection et alors ne vous les offrira pas.

FAUST.

M. BONNARD.

Il n'est pas d'amateur, pas de connaisseur, pas d'artiste de profession qui ne considère l'opéra de «Faust» comme un chef-d'œuvre. Il fait l'admiration de toutes les écoles; il est chanté dans toutes les langues et sous tous les climats. Il est italien par la mélodie qui est d'une suavité enchanteresse, d'une suprême élégance, et tellement pénétrante, qu'elle vient nous remuer jusqu'au fond de l'âme, et qu'il est à peu près impossible d'en entendre de sang-froid certains passages.

Il est allemand par l'admirable travail orchestral de l'auteur. Il y a là des passages qui seraient signés des deux mains par les plus fougues, les plus exclusifs disciples de Wagner.

Le procédé employé par Gounod est une sorte de compromis entre les deux écoles qui se déclarent ennemies, sans pouvoir, cependant, se passer l'une de l'autre. Gounod a su marier avec un art infini les qualités maîtresses du génie allemand et du génie italien, tout en bannissant les excès qui dépassent les deux systèmes. Ce travail, il ne l'a pas fait sciemment, de propos délibéré, mais instinctivement. Il était arrivé juste à temps, pour pouvoir comprendre qu'il fallait en finir avec les excès mélodiques et les russellismes de notes qui gâtent souvent les plus ravissantes inspirations de Rossini, et pouvoir en même temps se tenir au garde contre les exagérations instrumentales du Wagnerisme qui commencent à sévir.

C'est à cet équilibre intelligent, à cet exquis sentiment de la mesure, en fait d'art, qui est un des plus précieux apaisements de l'esprit français, que l'œuvre doit presque toute sa gloire et presque toute l'influence qu'elle a exercée sur le monde musical. Nous disons presque toute l'influence, parce que la profonde originalité de ses inspirations, le cachet tout spécial que Gounod a su leur donner et qui les différencie de celles de ses prédécesseurs et de ses contemporains, a presque doublé leur puissance d'action sur les compositeurs et sur le public dilettante.

On a dit de Gounod que c'était le musicien, le chanteur de l'âme. L'idée est d'une extrême justesse. Jamais aucun compositeur n'a su, avec autant de bonheur, exprimer ce sentiment, le plus puissant qui puisse agiter l'âme humaine. Les mélodies qu'il lui a inspirées sont d'une ineffable tendresse. Rien de suave à la fois et de pénétrant comme la phrase musicale dans laquelle Faust tombant aux pieds de Marguerite lui murmure avec une ardeur extatique «laisse-moi contempler ton visage». Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ce motif, c'est que le compositeur ne s'y permet aucun hors-d'œuvre, aucune note de fantaisie pour doubler ses effets ou pour arrondir sa période musicale. Toute la mélodie est monosyllabique; pas une note de plus que de syllabe; tant les rapports sont étroits, ou plutôt, tant il y a identité entre la phrase parlée et écrite et la phrase rythmée et notée; et, grâce à cette heureuse fusion des deux langages, l'auteur arrive à découper, à contempler les effets que, isolé, chacun des deux pourrait produire sur le public.

Etant donné un compositeur du tempérament de Gounod, il devait évidemment chercher à trahir dans le langage musical deux sujets tels que «Faust» et «Roméo et Juliette», les deux plus émouvantes drames de l'amour qu'ait enfantés la littérature dans les temps modernes.

Dans ces deux drames lyriques, les deux plus séduisants qu'il y ait au théâtre, le premier rôle est, naturellement, comme il arrive toujours, confié au ténor, dont la voix est plus que toute autre propre à exprimer l'a-



Costume pour le jeu du Golfe.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

«Roméo et Juliette» vient d'être joué, hier soir, à l'Opéra, un succès complet, qui ne le cède en rien à celui de «Faust». Il a été fait une véritable ovation à Mme Madiet de Montjan, une néo-orléanaise qui, par les grâces de sa personne, sa jolie voix et son beau talent, fait honneur à sa ville natale. Mme Madiet se fera encore entendre et applaudir demain soir dans «Roméo et Juliette», accompagnée de M. Bonnard.

Demain, en matinée, pour la rentrée de M. Gauthier, fort ténor, «Siegfried», avec les premiers sujets de la troupe.

Samedi soir, «Guillaume Tell», pour le second début de M. Gauthier.

Dimanche, «La Poupée», le grand succès de la saison, avec le ravissant ballet qui a fait un si prodigieux effet.

GRAND OPERA HOUSE.

La pièce intitulée «An Enemy to the King» fait constamment de très belles salles, grâce au talent qu'y déploient les artistes de la troupe Baldwin-Melville, grâce aussi à la richesse des costumes et à la mise en scène.

Le directeur Greenwall, pour faire plaisir à ses habitués, donne demain une matinée, à l'occasion du Jour d'Action de Grâce. Il y aura foule.

CRESCENT THEATRE.

«Shora Acres» fait les délices de son public ordinaire, depuis dimanche. C'est une charmante idylle dont la scène se passe, comme on le sait, dans la Nouvelle-Angleterre. Cette pièce fait grand honneur à son auteur, M. Herve. Il y avait foule, hier soir; il en sera de même toute la semaine, y compris les matinées.

THEATRE TULANE.

Miss Netherole attire toujours une foule énorme au Tulane; toujours la bienheureuse pascarte «standing room only» au contrôle. «Sapho» reste la pièce principale du répertoire de cette excellente

Feuilleton

DE L'Abelle de la N. O.

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GREMAIN.

TROISIEME PARTIE.

VI

DALLEBOIS RETROUVE SA FILLE.

Allez, allez, m'sieu Doltaire, les enfants ne se doutent pas de ce que ça peut faire souffrir les parents, de les voir partir, comme ça, tout d'un coup.

—Eh!... qui vous dit qu'il n'en a pas, maître Dallebois. —Hein, vous croyez? —Ben suis sûr.

Et je dis plus, vous seriez peut-être très flatté, et très vexé en même temps, si un jour prochain, vous saviez à quelle grande famille il appartient.

—Ben, quoi que vous me dites là, donc, m'sieu Doltaire? —C'est-y Dieu possible que je me suis trompé à ce point-là?... Non, mais faudrait-il que je sois bête, hein?

—Voyez-vous, dans la vie, on va toujours trop vite! —Patience, patience, mon bon Dallebois, vous saurez ça plus tard, justement, puisque vous avouez qu'il ne faut pas être trop pressé.

—Pardou, papa, pardon! bégaillait-elle dans son trouble, avec un tel accent de repentir et de souffrance que Dallebois, vaincu, se mit à sangloter, lui aussi, le cœur déchiré.

—Ah! ma petite fille... ma petite Madeleine, disait-il seulement, l'âme remuée jusqu'au fond. Puis, après l'avoir pressée longuement contre sa poitrine, après avoir couvert son front et ses cheveux de baisers ardents, il se recula un peu, la regarda dans une sorte d'admiration attendrie.

—Eh!... qui vous dit qu'il n'en a pas, maître Dallebois. —Hein, vous croyez? —Ben suis sûr.

Et je dis plus, vous seriez peut-être très flatté, et très vexé en même temps, si un jour prochain, vous saviez à quelle grande famille il appartient.

—Ben, quoi que vous me dites là, donc, m'sieu Doltaire? —C'est-y Dieu possible que je me suis trompé à ce point-là?... Non, mais faudrait-il que je sois bête, hein?

—Voyez-vous, dans la vie, on va toujours trop vite! —Patience, patience, mon bon Dallebois, vous saurez ça plus tard, justement, puisque vous avouez qu'il ne faut pas être trop pressé.

—Pardou, papa, pardon! bégaillait-elle dans son trouble, avec un tel accent de repentir et de souffrance que Dallebois, vaincu, se mit à sangloter, lui aussi, le cœur déchiré.

—Ah! ma petite fille... ma petite Madeleine, disait-il seulement, l'âme remuée jusqu'au fond. Puis, après l'avoir pressée longuement contre sa poitrine, après avoir couvert son front et ses cheveux de baisers ardents, il se recula un peu, la regarda dans une sorte d'admiration attendrie.

—Eh!... qui vous dit qu'il n'en a pas, maître Dallebois. —Hein, vous croyez? —Ben suis sûr.

Et je dis plus, vous seriez peut-être très flatté, et très vexé en même temps, si un jour prochain, vous saviez à quelle grande famille il appartient.

—Ben, quoi que vous me dites là, donc, m'sieu Doltaire? —C'est-y Dieu possible que je me suis trompé à ce point-là?... Non, mais faudrait-il que je sois bête, hein?

—Voyez-vous, dans la vie, on va toujours trop vite! —Patience, patience, mon bon Dallebois, vous saurez ça plus tard, justement, puisque vous avouez qu'il ne faut pas être trop pressé.

—Pardou, papa, pardon! bégaillait-elle dans son trouble, avec un tel accent de repentir et de souffrance que Dallebois, vaincu, se mit à sangloter, lui aussi, le cœur déchiré.

—Ah! ma petite fille... ma petite Madeleine, disait-il seulement, l'âme remuée jusqu'au fond. Puis, après l'avoir pressée longuement contre sa poitrine, après avoir couvert son front et ses cheveux de baisers ardents, il se recula un peu, la regarda dans une sorte d'admiration attendrie.

—Eh!... qui vous dit qu'il n'en a pas, maître Dallebois. —Hein, vous croyez? —Ben suis sûr.

Et je dis plus, vous seriez peut-être très flatté, et très vexé en même temps, si un jour prochain, vous saviez à quelle grande famille il appartient.

—Ben, quoi que vous me dites là, donc, m'sieu Doltaire? —C'est-y Dieu possible que je me suis trompé à ce point-là?... Non, mais faudrait-il que je sois bête, hein?

—Voyez-vous, dans la vie, on va toujours trop vite! —Patience, patience, mon bon Dallebois, vous saurez ça plus tard, justement, puisque vous avouez qu'il ne faut pas être trop pressé.

—Pardou, papa, pardon! bégaillait-elle dans son trouble, avec un tel accent de repentir et de souffrance que Dallebois, vaincu, se mit à sangloter, lui aussi, le cœur déchiré.

—Ah! ma petite fille... ma petite Madeleine, disait-il seulement, l'âme remuée jusqu'au fond. Puis, après l'avoir pressée longuement contre sa poitrine, après avoir couvert son front et ses cheveux de baisers ardents, il se recula un peu, la regarda dans une sorte d'admiration attendrie.

—Eh!... qui vous dit qu'il n'en a pas, maître Dallebois. —Hein, vous croyez? —Ben suis sûr.

Et je dis plus, vous seriez peut-être très flatté, et très vexé en même temps, si un jour prochain, vous saviez à quelle grande famille il appartient.

—Ben, quoi que vous me dites là, donc, m'sieu Doltaire? —C'est-y Dieu possible que je me suis trompé à ce point-là?... Non, mais faudrait-il que je sois bête, hein?

—Voyez-vous, dans la vie, on va toujours trop vite! —Patience, patience, mon bon Dallebois, vous saurez ça plus tard, justement, puisque vous avouez qu'il ne faut pas être trop pressé.

—Pardou, papa, pardon! bégaillait-elle dans son trouble, avec un tel accent de repentir et de souffrance que Dallebois, vaincu, se mit à sangloter, lui aussi, le cœur déchiré.

—Ah! ma petite fille... ma petite Madeleine, disait-il seulement, l'âme remuée jusqu'au fond. Puis, après l'avoir pressée longuement contre sa poitrine, après avoir couvert son front et ses cheveux de baisers ardents, il se recula un peu, la regarda dans une sorte d'admiration attendrie.

—Eh!... qui vous dit qu'il n'en a pas, maître Dallebois. —Hein, vous croyez? —Ben suis sûr.

Et je dis plus, vous seriez peut-être très flatté, et très vexé en même temps, si un jour prochain, vous saviez à quelle grande famille il appartient.

—Ben, quoi que vous me dites là, donc, m'sieu Doltaire? —C'est-y Dieu possible que je me suis trompé à ce point-là?... Non, mais faudrait-il que je sois bête, hein?

—Voyez-vous, dans la vie, on va toujours trop vite! —Patience, patience, mon bon Dallebois, vous saurez ça plus tard, justement, puisque vous avouez qu'il ne faut pas être trop pressé.

—Pardou, papa, pardon! bégaillait-elle dans son trouble, avec un tel accent de repentir et de souffrance que Dallebois, vaincu, se mit à sangloter, lui aussi, le cœur déchiré.

—Ah! ma petite fille... ma petite Madeleine, disait-il seulement, l'âme remuée jusqu'au fond. Puis, après l'avoir pressée longuement contre sa poitrine, après avoir couvert son front et ses cheveux de baisers ardents, il se recula un peu, la regarda dans une sorte d'admiration attendrie.